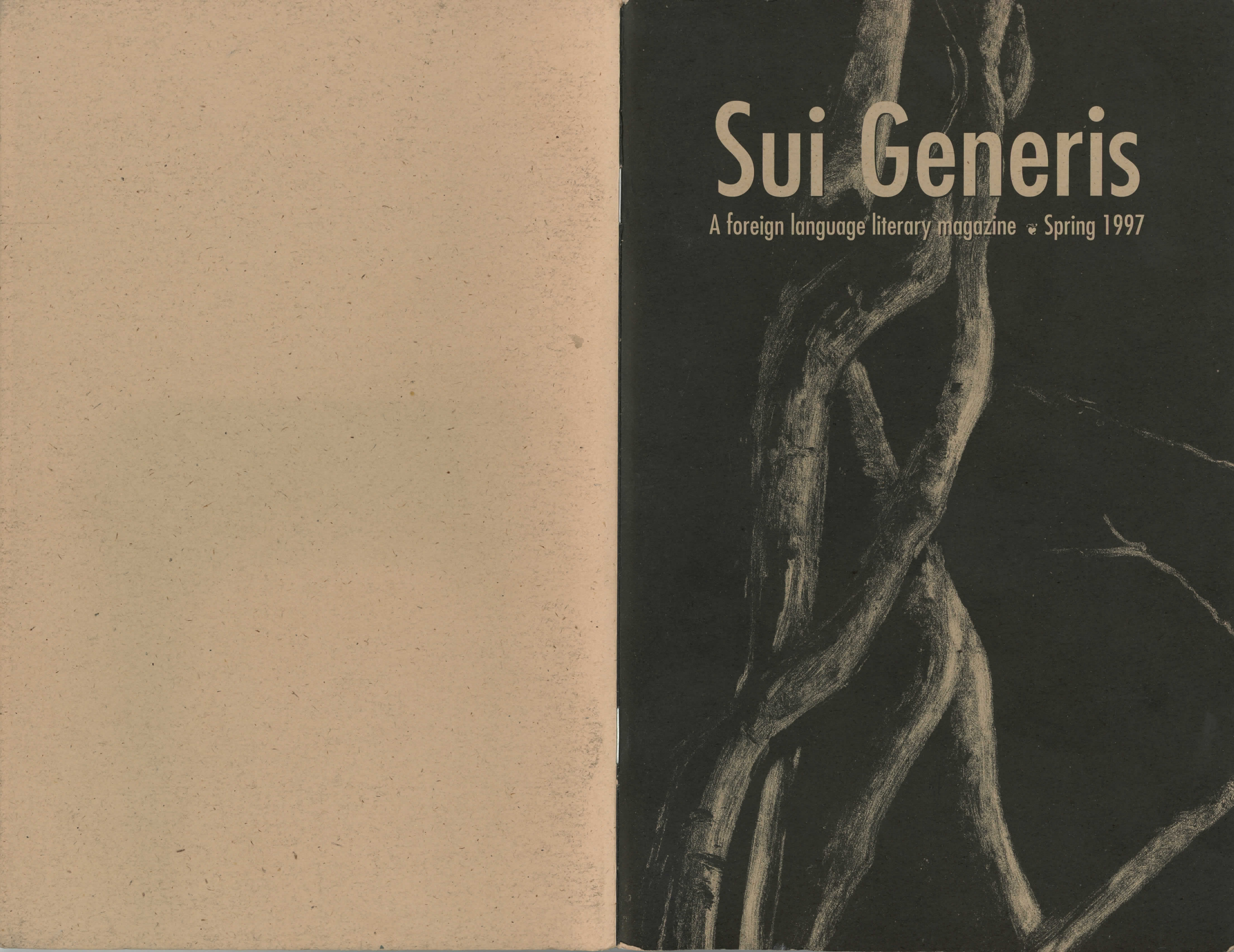


Sui Generis

A foreign language literary magazine ♡ Spring 1997



Sui Generis

“Of its own kind”

Sui Generis
Literary Magazine
Spring 1997
Bard College

Sui Generis Editorial Board Members

Arabic: Eli Andrews; Chinese: Bai Li; French: Crecia Cipriano; Thomas Kernen; German: John Urang, Carrie Smith, Nicole Willis-Grimes; Italian: Kristina Olson, Cary Howie; Spanish: María Cardona, Ilán Greenfield, Andrés Ferrada, Nathanael Schwartz; Faculty Advisers: Melanie Nicholson, Eric Orlin.

Managing Editor: Nathanael Schwartz

Special thanks to Bard Publications, the Dean of Students Office, the Student Planning Committee and the Language Departments for their generous support.

Cover art by Selene Foster

Tracing the Source

The delicate problems of translation

This magazine was born from a desire on the part of Bard College faculty and a group of dedicated students of language to see created a forum for students to showcase their endeavors in translation and creative writing in foreign languages. Since Bard is fortunate to have translators and writers of sophistication as students and professors, the Editorial Board welcomes contributions from all members of the Bard community.

The pleasure of playing with words and their contexts, the production of a literary work, is undeniable. Writing in a foreign tongue brings an author further knowledge of the nature of language and linguistics in general as they are immersed in a limbo of sounds and signs between two languages; an intriguing challenge indeed. And outside the appeal to these solitary crafts, these activities bear much importance upon appreciation of world literature.

While discussing her experience with writing in Spanish, Professor Nicholson has noted the unique type of freedom involved in letting sound dictate her work and escaping the restriction of multiple meaning associated with the words of a native language. Sometimes a writer's deep familiarity with the layers of nuance of his or her native language will produce a more conceptual work at the expense of sensitivity to sonority.

Often times the uncertainty of a non-native speaker will exaggerate the attention paid to meaning resulting in cramping restrictiveness. Whatever the experience, creating in a language other than one's own is something that we wish to encourage and recognize.

Discussions of translation often revolve around the ideas of absence, of lack, of the un conveyed and un conveyable. One can be consoled by the reality of unavoidable loss—this inevitability, however, has not prevented many writers and translators from working ardously, even furiously to master the delicacy and care of the craft. The translator is a messenger, a traveller at the gate between two realms, the lover bearing the treasured text on his back slouched over the writing table. It is a quiet occupation. The invisible translator must convey literal meaning and emotive quality while working within the aesthetics of another language, sewing the seam to a texture that strives to appear seamless.

We hope to increase the appreciation of these efforts and of the significant variety of literary work produced by members of our community. We are proud to make available in this magazine a breadth of noteworthy writings and translations they have composed.

—Crecia Cipriano and Kristina Olson

French

Adieu

by Crecia Cipriano

moi seule:

ayant fait
voulant plus
ayant dit
voulant rire.

faisant moins
plus souvent
disant non
criant trop.

nous deux:

—embrasse moi.
—je peux pas.
—ne pars pas.
—je reste pas.

admettant
regrettant
admirant
pleurant.
adieu.

Farewell

Translated by Crecia Cipriano

just me:

having done
wanting more
having said
almost laughed.

doing less
more often
saying no
still fighting.

both of us:

—love me.
—i can't.
—don't leave.
—can't stay.

admitting
regretting
admiring
crying.
farewell.

Les Fenetres- I

—R.M. Rilke

Il suffit que, sur un balcon
ou dans l'encadrement d'une fenêtre,
une femme hésite..., pour être
celle que nous perdons
en l'ayant vue apparaître.

Et si elle lève les bras
pour nouer ses cheveux, tendre vase:
combien notre perte par là
gagne soudain d'emphase
et nôtre malheur d'éclat!

The Windows- I

Translated by David Gruber

It suffices that, on a balcony
or in frame of window,
a woman hesitates..., to be
the one we lose
merely having seen her appear.

And if she raise her arms
to tie her hair, tender vase:
how our loss there
wins a sudden pomposity,
our sadness a luminance!

Le Bateau Sobre

(*extrait du roman*)

by Professor Justus Rosenberg

Au mois de mai, cependant, tout a recommencé.

Jusque là, pendant sept mois, j'avais vécu tant bien que mal en faisant la figuration au Chatelet – on y jouait “Le Tour du Monde en quatre-vingt jours” – et en revendant des légumes selon un ingénieux procédé mis au point par André; enfin, il y avait Madame Reynal qui me retenait à dîner trois ou quatre fois par semaine et qui, surtout, n'était pas trop exigeante pour le loyer. “Tu me paieras quand tu pourras, ne te tracasses pas pour ça.”

Mais au mois de mai, donc, tout a recommencé.

Comme la dernière fois, c'est par la radio et par les journaux qu'on nous a mis au courant. C'est à dire que pendant quelques jours encore, nous avons continué à croire les communiqués officiels. Le 10 mai, nous avons appris que la Hollande et la Belgique venait d'être envahies. Huit jours plus tard, “l'ennemi déclenchait une offensive en masse au nord de Sedan.” Bien entendu, “nous résistions admirablement et la tactique élastique faisait merveille.”

Seulement après cela, personne n'a plus rien compris; tout allait pour le mieux pour nous, nos troupes repoussaient toutes les attaques, “en infligeant de lourdes pertes à l'ennemi,” nous abattons chaque jour de nombreux avions allemands et pourtant, le 21 mai, on se battait à Laon! Or Laon, tout le monde savait que c'était à soixante-dix kilomètres de la frontière. Sottens ou Stuttgart, que les gens écoutaient parfois, par curiosité, nous ont appris, cinq ou six jours plus tard, qu'Abbeville et Amiens étaient prises. La discrétion de nos communiqués à ce sujet donnait raison à la radio Suisse: les Allemands avaient atteint la Manche, et coupé notre armée en deux.

Après ça, la vérité est devenue difficile à cacher. La tactique élastique avait perdu toute élasticité – on avait trop tiré dessus,

sans doute – nos troupes se repliaient en maints endroits et personne ne parlait plus de replis stratégiques; Boulogne était perdue, et dans la “poche” de Dunkerque, une immense armée se trouvait encerclée, qui, lentement, inexorablement, était repoussée vers la mer. Le 28, Calais tombait. Puis la Belgique a capitulé et on a parlé de trahison, heureux, enfin, de pouvoir rendre quelqu’un responsable de nos malheurs.

L’offensive allemande avait réussi.

Les gens, pourtant, se refusaient à perdre espoir. “On finira bien par les arrêter, bon Dieu! Tout de même, on finira bien par faire quelque chose!” Et tous les matins, en me levant, je me disais: “C’est aujourd’hui que nous allons déclencher la contre-attaque.” Mais nous ne faisons rien et, chaque matin, l’émetteur national suisse d’ondes courtes nous disait combien de kilomètres nous avons perdus et combien de villes n’étaient plus à nous.

Le soir, quand on passait dans la rue à “l’heure des informations,” de fenêtre en fenêtre, on pouvait suivre “le journal parlé.” C’était la Suisse que les gens écoutaient, ou bien Stuttgart parfois, mais rarement la radio française qui ne pouvait que leur répéter les mensonges officiels.

Un après-midi, dans les premiers jours du mois de juin, nous fûmes au Luxembourg, André et moi, et nous parlâmes de la guerre. Sur une chaise, à quelques pas de nous, un vieux monsieur vêtu avec assez de goût, et qui portait le ruban de la légion d’honneur, sembla écouter notre conversation. À une question d’André qui ne lui était pas adressée, il répondit:

– Oh! Tranquillisez-vous, rien n’est encore perdu! En quatorze c’était pareil, et puis il y a eu Verdun. Il sourit d’un air amical. La France n’a pas dit son dernier mot, allez. Après tout Verdun tient toujours bon, nous allons les tourner par l’Est, vous verrez ce que je vous dis. Après ça, il nous parla de Verdun et de la vie dans les tranchées – pendant des mois – tandis que l’artillerie ennemie pilonnait nos positions sans relâches. “Et pourtant on a tenu, on a tenu! Alors il n’y a pas de raison que les gars d’aujourd’hui ne fassent pas pareil.”

André lui répondit:

- Oui, bien sûr, mais enfin....

Et moi, pendant ce temps, je pensai à Verdun et à ces dix

mois de souffrances, et à ces dix mois d’efforts surhumains, à cette horreur et à ces sacrifices... et une question me revint à l’esprit, toujours la même: à quoi cela avait-il servi? Interrompant André qui parla, je dit au vieux monsieur:

– Ce que je n’arrive pas à comprendre, c’est qu’il faille remettre ça si peu de temps après.

– Ah! Que voulez-vous, ce sont les Boches; ils ont toujours convoité notre pays... et puis ce sont les Américains et Wilson qui ont saboté le traité de Versailles... On a pas eu les mains libres.

– Vous ne croyez pas plutôt que la misère en Allemagne, avant trent-trois, a favorisé Hitler? lui demandai-je.

– Justement, c’est notre terre qu’ils veulent....

– Oui, d’accord, mais si les financiers n’avaient pas aidé Hitler il n’aurait jamais réussi.

– Bah! Ce n’est pas si compliqué que cela, allez, c’est une sale race, un point, c’est tout, et moi je vous dis qu’on n’aura pas la paix tant qu’on ne les aura pas tous exterminés.

– Sans doute....

Après ça, nous nous sommes levés, nous avons poliment salué le petit vieux et nous sommes partis.

– C’est un vieux con, a dit André, et pourtant on est toujours content d’entendre ces âneries là. Tout de Même, encore un qui n’y comprend rien.

– Nous avons bien fait de partir, ça aurait fini par mal tourner.

Nous avons continué à marcher en silence, pendant un long moment, puis André a dit:

– Tu y crois, toi, à un autre Verdun?

– Qui sait? Pourquoi pas?

Nous avons encore fait quelques pas, puis André m’a pris le bras et m’a regardé.

– Dis-moi... si on s’engageait?

– ...Oui, justement, j’y pensais... seulement c’est quand même un peu con de se faire casser la gueule pour les marchands de canons.... Mais il y a Hitler et si on ne l’arrête pas....

– Oh oui! C’est pas si simple, on a peut-être besoin de nous.... À Verdun par exemple... non?

– Evidemment on a besoin de nous, on a besoin de tout le monde.... Il y eut un assez long silence. André faisait des

dessins dans le sable.

– Tu vas t’engager toi?

– Je crois que oui.

– Tu sais ou t’adresser?

– Facile, n’importe quelle caserne.

– Oui, c’est vrai. Mais moi, je ne suis pas français.

– Ça ne fait rien, on verra bien.

– Quand?

– Demain matin?

– Et si on y allait maintenant? Je me sentais soudain tout à fait héroïque.

– Maintenant?... Oui... si tu veux.... D’accord, allons y....

Dans le métro je pensai: “Je suis en train de faire une connerie,” et mon héroïsme de tout à l’heure tomba tout d’un coup.

Grave et résolu, André semblait savoir ou il allait, on aurait dit qu’il obéissait à quelque appel intérieur. Je réfléchis que moi aussi, avec un léger effort, je pouvais entendre l’appel. C’était certain; tout cela était affaire d’imagination. André *s’imaginait* qu’il était appelé.... Pourtant comment pouvais-je savoir ce qu’il éprouvait vraiment et ce qu’il imaginait? Bien sûr, je ne pouvais analyser un autre que moi-même, mais n’étions-nous pas tous semblables? Je fermai les yeux et me répétais, lentement: “Patrie, France, mon beau pays... Allons - enfants de la patrie... Paris, défendre Paris contre les Allemands....” Ça y était, mon devoir était de défendre Paris, Paris m’appelait au secours; tout mon corps se tendit, je serrai les mâchoires, j’entendais l’appel, la voie était là, tout tracée; c’était ma vocation: défendre Paris et la France. À nouveau je me sentis héroïque, ardent et résolu.

Je regardai André: il paraissait toujours aussi sérieux, et je me souvins alors qu’au départ, tout cela ne devait être qu’un jeu. Je l’avais oublié pendant un instant et m’étais trouvé pris à mon propre piège. Je pensai à la “Marseillaise” une fois encore, et tout à coup, les paroles du “Deutschland, Deutschland über alles” me vinrent aux lèvres. J’étais à Berlin, et Hitler se tenait debout devant le micro; la salle entière chantait et je devais lutter pour n’être pas ému. Après ça je me suis mis à penser aux Allemands, puis à mes parents et enfin je revis les jeunes nazis dans notre rue. Oh! Comme je les

haïssais! J’eus soudain envie de donner des coups de pieds contre la paroi du wagon et de briser les vitres à coups de poings....

Nous descendîmes à la Tour Mauborg et marchâmes jusqu’aux Invalides. À l’extérieur, au grand air, je me calmai un peu, et soudain sans trop savoir pourquoi, j’eus le sentiment que la haine ne résolvait jamais rien. Et pourtant je ne pouvais m’empêcher de les haïr, “c’était plus fort que moi.” Alors je pensai aux gens qui haïssaient les juifs, et aux nazis encore, naturellement. Eux aussi ils me haïssaient. Ils avaient tort – bien entendu – mais ils croyaient avoir raison. Alors? S’ils avaient tort de me haïr, peut-être avais-je tort, à mon tour, de les haïr? Mais que signifiait avoir tort ou raison? On *croit* avoir raison, c’est tout. D’ailleurs on *croit toujours* avoir raison. Alors?

Mais la question n’était pas là, pas pour le moment en tout cas. Je n’allais pourtant pas leur laisser incendier l’Europe. Il fallait se défendre. Les empêcher d’aller plus loin, les empêcher de recommencer, oui, sans doute, mais sans haine, si possible. Si possible....

Les Lampyres

—*Raman Frey*

Ici, c'est l'Alsace, petit monsieur,
au Club des Poètes,

le lampyre se couche avant
le soleil- encouragement vide-
je vous volais, la lumière.

Je faisais le sténotype;
le sténographe de la vapeur.
Je travaille pour Orphée,
pour radio Orphée, et
les motocyclistes me manquent.

Le lampyre se bouge dans
le châssis > de ma cabane <
As tu faim, petit monsieur?

Ißt'e französische Frauen?

Les Chars d'assaut
veulent m'embrasser avec ses roues.

Le miroir me fait peur.
Madame, tout en noire, danse
dedans, continuellement.

Sie ist auch deine Mutterland.
Schön, sie vermißt dich.

Je me cache à l'abri du parquetage.
La guerre est presque finis, et,
comme les lampyres,
je me réincarnerais, au printemps.

The Fireflies

Translated by Raman Frey

Here in Alsace, little man,
at the Club des Poètes,

the firefly retires before
the sun- encouragingly empty-
I robbed you, the light.

I worked the stenotype;
the stenographer of mist.
I work for Orpheus,
for radio Orpheus;
I miss the motorcyclists.

The firefly moves in
the frame > of my shack <
Are you hungry, little man?

Ißt'e französische Frauen?

The tanks
want to hug me with their wheels.

The mirror frightens me.
Madame, all in black, dances
therein, continuously.

Sie ist auch deine Mutterland.
Schönen, sie vermißt dich.

I hide myself beneath the floorboards.
The war is almost over, and,
like the fireflies,
I would be reborn in spring.

The Third Olympian Ode by Pindar

Translated by Joshua Carter

Τυνδαρίδαις τε φιλοξείνοις ἀδεῖν
καλλιπλοκάμῳ θ' Ἑλένα
κλεινὰν Ἀκράγαντα γεραίρων εὐχομαι.
Θήρωνος Ὀλυμπιονίκαν
ῥυθμὸν ὀρθώσῃς, ἀκαμαντοπόδων
ἵππων ἄωτον. Μοῖσα δ' οὕτω ποι παρέ-
στα μοι νεοσίγαλον εὐρόντι τρόπον
Δωρίῳ φωνὰν ἐναρμόξαι πεδίλῳ

ἀγλαόκωμον· ἐπεὶ χαίταισι μὲν
ζευχθέντες ἔπι στέφανοι
πράσσουντί με τοῦτο θεόδματον χρέος,
φόρμιγγά τε ποικιλόγαρυν
καὶ βοὰν αὐλῶν ἐπέων τε θέσιιν
Αἰνησιδάμου παιδί συμμειξίαι πρεπόν-
τως, ἅ τε Πῖσα με γεγωνεῖν· τᾶς ἄπο
θεόμοροι νίσοντ' ἐπ' ἀνθρώπους ἀοιδαί.

ᾧ τινι, κραίνων ἐφετμὰς Ἡρακλέος προτέρας,
ἀτρεκῆς Ἑλλανοδίκας γλεφάρων Αἰ-
τωλὸς ἀνὴρ ὑψόθεν
ἀμφὶ κόμαισι βάλῃ
γλαυκόχροα κόσμον ἐλαίας, τάν ποτε
Ἰστρου ἀπὸ σκιαρᾶν
παγᾶν ἐνεικεν Ἀμφιτρυωνιάδας,
μῆμα τῶν Οὐλυμπία κάλλιστον ἀέθλων,

δαῖμον Ὑπερβορέων πείσαις Ἀπόλ-
λωνος θεράποντα λόγῳ·
πιστὰ φρονέων Διὸς αἵτει πανδόκῳ
ἄλσει σκιαρόν τε φύτευμα
ξυλὸν ἀνθρώποις στέφανόν τ' ἀρετᾶν.
ἤδη γὰρ αὐτῷ, πατρί μὲν βωμῶν ἀγι-
σθέντων, διχόμηνις ὄλον χρυσάρματος
ἐσπέρας ὀφθαλμὸν ἀντέφλεξε Μῆνα.

Olympian III

As I honor illustrious Akragas,
Erecting a song for Theron's victory at Olympia
(The choicest issue of weariless-hooved horses),
May Helen of beautiful braids and may the stranger-loving
Dioscuri
Be pleased with me, as when — the time I found a glittering-
new manner
Of fitting into a Dorian sandal
The voice that makes the feast resplendent —
The Muse was standing somewhere beside me.

For crowns, enwreathed with flowing hair,
Exact from me this god-established obligation
(To gracefully intermingle, for Ainesidamos' son,
The lyre of subtly shifting tones, the cry of wind instruments,
And the placement of words). To make loud proclamation Pisa
urges me —
Pisa, where whatever songs
The gods apportion us
Originate, then come to men.

Songs come to the man
For whom a strict Aitolian judge
Of Greeks fulfills the ancient injunctions of Herakles,
And around the hair of the victor, above his eyes,
Casts an emerald ornament of olive,
The tree Amphitryon's son once brought
From the shadowy source of the Ister,
Of the games at Olympia the finest commemoration.

Trustworthy, with a word he persuaded
The Hyperborean people, Apollo's servants,
Entreating them to give a shadowy tree
For the all-welcoming grove of Zeus, a tree that would belong to all
And furnish crowns for achievements. For already (his father's
altars

καὶ μεγάλων ἀέθλων ἀγνὰν κρίσιν
καὶ πενταετηρίδ' ἀμᾶ
θῆκε ζαθέοις ἐπὶ κρημνοῖς Ἄλφειοῦ·
ἀλλ' οὐ καλὰ δένδρε' ἔθαλλεν
χωρὸς ἐν βάσσαις Κρονίου Πέλοπος.
τούτων ἔδοξεν γυμνὸς αὐτῶ κᾶπος ὀ-
ξείαις ὑπακουέμεν αὐγαῖς ἀελίου.
δὴ τότε ἔς γαῖαν πορεύεν θυμὸς ὦρμα

Ἰστρίαν νιν· ἔνθα Λατοῦς ἵπποσόα θυγάτηρ
δέξατ' ἐλθόντ' Ἀρκαδίας ἀπὸ δειρᾶν
καὶ πολυγνάμπτων μυχῶν,
εὐτέ νιν ἀγγελίαις
Εὐρυσθέος ἔντυ' ἀνάγκα πατρόθεν
χρυσόκερων ἔλαφον
θήλειαν ἄξουθ', ἂν ποτε Ταυγέτα
ἀντιθεῖσ' Ὀρθωσίᾳ ἔγραψεν ἱεράν.

τὰν μεθέπων ἴδε καὶ κείναν χθόνα
πνοιᾶς ὄπιθεν Βορέα
ψυχροῦ· τόθι δένδρεα θάμβαινε σταθεῖς.
τῶν νιν γλυκὺς ἴμερος ἔσχεν
δωδεκάγναμπτον περὶ τέρμα δρόμου
ἵππων φυτεῦσαι. καὶ νυν ἔς ταύταν ἔορ-
τὰν Ἴλαος ἀντιθέοισιν νίσσεται
σὺν βαθυζώνοιο διδύμοις παισὶ Λήδας.

τοῖς γὰρ ἐπέτραπεν Οὐλυμπόνδ' ἰῶν
θαητὸν ἀγῶνα νέμειν
ἀνδρῶν τ' ἀρετᾶς πέρι καὶ ρίμφαρμάτου
διφρηλασίας. ἐμὲ δ' ὦν πα
θυμὸς ὀτρύνει φάμεν Ἐμμενίδαις
Θήρωνί τ' ἐλθεῖν κῦδος, εὐῖππων διδόν-
των Τυνδαριδᾶν, ὅτι πλείσταισι βροτῶν
ξεινίαις αὐτοὺς ἐποίχονται τραπέζαις,

εὐσεβεῖ γνώμα φυλάσσοντες μακάρων τελετάς.
εἰ δ' ἀριστεύει μὲν ὕδωρ, κτεάνων δὲ
χρυσὸς αἰδοιέστατος,

Hallowed) the mid-month moon
In her chariot of gold had kindled
Before him the evening's eye in its fullness,

And already he had established upon
Alpheus' sacrosanct banks the sacred trial
Of great contests as well as the five-year festival.
But the place of Pelops in the glens of Kronos' hill nourished
as yet
No beautiful trees; to him the naked enclosure seemed to labor
Under the penetrating
Rays of the sun. Then, in truth,
Was the time that his spirit urged him to travel

To the Istrian land, where Lato's
Horse-driving daughter received him as he came
From Arkadia's ridges and meandering penetralia — the time
When his father's necessity and Eurystheus' commands
Compelled him to lead away the golden-horned doe
Upon whom Taygeta,
Giving her as a votive offering,
Once inscribed, 'Holy to Orthosia'.

While looking for this doe he also found
The land beyond cold Boreas' blasts, where, standing
Still, he marvelled at the trees. A sweet
Desire took hold of him to plant them around the periphery
Of the horses' racecourse. And now, accompanied by demigods,
The twin sons of close-girdled Leda,
Herakles graciously visits
The present festival.

When he went to Olympus, to these two
He entrusted the rule of contests, seen and wondered at,
Trials of men's prowess and of swift
Chariot-racing. Hence, my spirit somehow prompts me to say
that the glory
Which comes to Theron and the Emmenidae is a gift of the
Dioscuri

νῦν δὲ πρὸς ἔσχατιάν
Θήρων ἀρεταῖσιν ἰκάνων ἄπτεται
οἴκοθεν Ἡρακλέος
σταλᾶν. τὸ πόρσω δ' ἔστι σοφοῖς ἄβατον
κάσφοις. οὐκ ἔστιν ἰνὸς κείνους εἶην.

Who delight in horses, for he
And his people visit them at the most
Hospitable tables of men,

Preserving in reverent spirit
The mysteries of the blessed. And if water excels
Among elements, if gold is the most valuable of possessions —
Now Theron, reaching the utmost verge through his
achievements,
Touches the pillars of Herakles
From his own home. But the beyond
Is trodden neither by the wise nor by the unwise.
Nor would I pursue it. I would be empty.

Homer, *Odyssey* Book I, Lines 96-105

Translated by Colleen Murphy

Thus having spoken, she bound her lovely sandals,
the ambrosian golden ones which carried her over water
or boundless lands on the breathings of the wind;
She grasped the mighty spear pointed with sharp bronze,
heavy, great and stout with which she vanquishes rows of men,
of heroes with whom she is angry. Daughter of the mighty father,
she darted down from the highest summits of Olympus
and stood in the land of Ithaca before the gates of Odysseus,
at the threshold of his courtyard, holding the bronze spear in
her hands,
herself in the guise of a guest-friend, Mentos, leader of the
Taphians.

Italian

from *Anima nel vuoto* by Nanni Cagnone

Translated by Professor Stephen Sartarelli

Medesima fune,
scossa con forza,
alla fine; prima
ondeggiante di molti sentieri,
finché per la punta non aspra
viene raccolta,
cinta da un mare senza vigore,
sparsa per tutta la terra.

Addio.
Tutto in pochi fanciulli.
E quel che sempre tace.

. . .

Uguualmente le cose
che vennero fatte,
o non ebbero sorte,
da luoghi vicendevoli
chiedono
la seconda sembianza.
Risonante e difficile
ognuna, strepito
altro tra mura
e silenzio nel suo giardino—
ombra dentro la frase
e lento mare, senz'ombra.

One same rope
greatly shaken
in the end; once
undulant with many paths
until picked up
by the smooth end,
ringed by a lifeless sea
scattered all over the earth.

Good-bye.
All in a few children.
And what remains forever silent.

. . .

Likewise the things
that were made
or had no fate
call for
a second semblance
from reciprocal places.
Each one difficult and
resonant, an uproar
high among walls
and silence in its garden —
shadow within the phrase
and a slow sea, shadowless.

from *Documento* by Amelia Rosselli

Translated by Kristina Olson

Ossigeno nelle mie tende, sei tu, a
graffiare la mia porta d'entrata, a
guarire il mio misterioso non andare
non potere andare in alcun modo con
gli altri. Come fai? Mi sorvegli e
nel passo che ci congiunge v'è soprattutto
quintessenza di Dio; il suo farneticare
se non proprio amore qualcosa di più
grande: il tuo corpo la tua mente e
i tuoi muscoli tutti affaticati: da
un messaggio che restó lí nel vuoto
come se ad ombra non portasse messaggio
augurale l'inquilino che sono io: tua
figlia, in una foresta pietrificata.

. . .

Pietre tese nel bosco; hanno piccoli
amici, le formiche ed altri animali
che non so riconoscere. Il vento non
spazza via il sasso, quelle fosse, quei
resti d'ombra, quel vivere di sogni
pesanti.

Resti nell'ombra: ho un cuore che scotta
e poi si sfalda per ingenuamente ricordarsi
di non morire.

Ho un cuore come quella foresta: tutta
sarcastica a volte, i suoi rami lordi
discendono sulla testa a pesarti.

Oxygen between my curtains, it's you, here
to scratch on my front door, to
cure my mysterious not going
not being able to go in any way with
the others. How do you do it? You watch over me
and in the step that joins us lies above all
the quintessence of God — his raving
if not really love then something more
grand — your body your mind and
your muscles exhausted from
a message left in a void
(as if an auspicious message were not brought to darkness
by the tenant I am) your
daughter, in a forest turned to stone.

. . .

Alert in the forest, the stones have small
friends, the ants and other animals
that I can't recognize. The wind doesn't
sweep away the stone, the graves, the
ghostly remains, the life of heavy
dreaming.

You remain in the shade. I have a heart that burns
and then flakes to remind itself naively
not to die.

I have a heart like that forest, completely
sarcastic at times. Its filthy branches fall
to weigh down your head.

from *L'usignolo della chiesa cattolica* by Pier Paolo Pasolini

Translated by Cary Howie

Un Cristo

Non rinuncio alla gioia che con troppa
facilità discioglie, nel segreto
delle mie intimissime manovre,
il ghiaccio dei sudori e delle prove
mancate... Questo gioco mi è consueto:
non cambio la gioia col rimorso!

Eppure sento impedimenti, piovre
che mi stringono... È Lui? Il Suo soccorso
non è divino, no: è puro gioco
che dentro il mio io scopro, come fuoco
nel fuoco, discorso nel discorso.
Il Suo piano è perfetto, non ha peso.

Io non Lo penso e certo non invoco
la Sua presenza! ed ecco che inattesi
compaiono i Suoi angeli stranieri.
Nella mia vita, freddi, i fili interi
spezzano, aggrovigliano i distesi:
salva, e inconscia, la mia preda ride...

(Quel giorno il Suo angelo fu un serio,
tranquillo contadino che MI VIDE,
altra volta fu un rapido uragano
che mi trattenne in camera, LONTANO...
E fu, ancora, la modesta effige
d'un Cristo che pendeva da uno spago

sul petto che sfioravo con la mano.)

Christ Suspended

I will not give up the joy
that melts with too much ease
(in the depths of my most private grapplings)
sweat turned to ice, and failures just as cold...
I am accustomed to this game,
I will not trade joy for regret.

And yet I feel obstacles, tentacles
squeezing me tight...is it He? His succour
is not divine, no: it's all a game
I find within my deepest self,
like fire within fire, speech within speech.
His plan is perfect: it weighs nothing.

I won't consider Him and certainly
do not invoke His presence! And still
His angels, strangers, show up, unexpected.
In my life, cold-hearted souls,
they break apart the still-whole threads,
entangle the unravelled ends.
Unharmed, unconscious, my quarry laughs...

(That day His angel was a calm
and solemn peasant who SAW IT ALL;
another time, a sudden storm
which kept me shut up in my room,
AT A DISTANCE...

and, then, the modest effigy
of Christ suspended from a string

above the breast my fingertips caressed.)

from *Le occasioni* by Eugenio Montale*

Translated by Professor William Weaver

La Casa Dei Doganieri

Tu non ricordi la casa dei doganieri
sul rialzo a strapiombo sulla scogliera:
desolata t'attende dalla sera
in cui v'entró lo sciame dei tuoi pensieri
e vi sostó irrequieto.

Libeccio sferza da anni le vecchie mura
e il suono del tuo riso non é piú lieto:
la bussola va impazzita all'avventura
e il calcolo dei dadi piú non torna.
Tu non ricordi; altro tempo frastorna
la tua memoria; un filo s'addipana.

Ne tengo ancora un capo; ma s'allontana
la casa e in cima al tetto la banderuola
affumicata gira senza pietá.
Ne tengo ancora un capo; ma tu resti sola
ne qui respiri nell'oscuritá.

Oh l'orizzonte in fuga, dove s'accende
rara la luce della petroliera!
Il varco é qui? (Ripullula il frangente
ancora sulla balza che scoscende...)
Tu non ricordi la casa di questa
mia sera. Ed io non so chi va e chi resta.

The Customs-house

You don't remember the customs-house
On the rise apeak the rocks:
Desolate, it awaits you since the evening
When the swarm of your thoughts entered it
And stopped in a restless pause.

Libeccio for years has lashed the ancient walls
And the sound of your laughter is no longer glad:
The compass turns madly in all directions.
And the casting of the dice is no longer true.
You don't remember: another time disturbs
Your memory: a thread is made a skein.

I still have one end of it: but it is going away—
That house, and the vane on the top of its roof
Blackened by smoke, revolves without pity.
I have one end: but you remain alone—
You, who breathe in the darkness.

Oh the horizon in flight, where shines
Rarely the light of the tanker!
Is this the port of departure? (the breakers
Still spring back from the upright cliff...)
You don't remember the house

Of this evening of mine. And I don't know
Who is remaining and who is going away.

*This translation was made in the early months of 1944, in Naples. It was published in 1948 in a little magazine, *Voices*, one of the first translations of Montale to appear in the United States. It was also one of Weaver's first translations to be published. It has not been revised since its original publication.

German

Bärenfell

ein Märchen in der Art der Brüder Grimm

by Gabriel Lully

Vor einer lange Zeit, lebte ein Jäger und sein Hund in einem kleinen Häuschen neben dem Wald. Der Jäger war stark und klug, und es gelaug ihm immer, etwas nach Hause zu bringen. Dieser Jäger war bekannt, als der beste Bärenhäuter im ganzen Land. Es geschah, daß das Wetter kälter wurde, und der Hund des Jägers ins Haus mit seinem Fell voller roter und gelber Blätter kam. Eines fröstelnden Tages gingen der Jäger und sein Hund im Wald um zu jagen. Der Wind heulte in den Bäumen, und es fing zu schneien an. Immer tiefer in den Wald gingen die beiden, weil der Jäger einen weißen Bären gesehen hatte und ihm folgen wollte. Der Schnee fiel, schnell und dick, bis der Wald unter einer großen, weißen Decke lag. Alles erschien anders unter dem Schnee, und der Jäger befand sich plötzlich in einem Teil des Waldes, den er nie gesehen hatte. Im Licht der untergehenden Sonne sah der Jäger den Bären noch einmal, und er stapfte durch den Schnee, ihm nachzujagen. Es war aber so kalt, daß die Zähne des Jägers in dem Mund klapperten, sein Atem wie Wölkchen dampfte, und sein Hund winselte; aber der Jäger wollte nicht nach Hause gehen, bis er das Fell des Bären hatte. Als die letzten Sonnenstrahlen auf ihn fielen, konnte der Jäger schließlich nicht einen Schritt mehr machen, und er brach vor der Tür eines Landhauses zusammen. Die Tür ward geöffnet, und der Schatten einer Frau fiel auf den erfrierenden Körper des Jägers und des Hundes. Sie kam heraus, ohne Schuhe, und mit einem Arm hob sie den Mann auf, und mit dem anderem den Hund. Die Frau brachte sie ins Häuschen und legte sie neben das Feuer.

Drei Tage und drei Nächte schliefen der Mann und sein Hund. Der Jäger erwachte, als auf seine Stirn ein kühles Tuch gelegt ward.

“Wer sind Sie?” fragte er die Frau, die das Tuch hatte.

“Eine Freundin” antwortete sie, und erklärte weiter nichts

Die Garten Der Alten Frau

by Erin E. Tedesco

mehr. Sie gab ihm und seinem Hund frische Fischsuppe und getrocknete Kräuter zu essen. Dem Mann ging es besser, aber war doch schwach von seiner Krankheit, und er mußte die Frau auf ihn aufpassen lassen. Sie war jung, groß, mit starken Armen und Beinen, und langem weißen Haar. Ihre Augen waren grau und friedlich, und der Jäger kam gut mit ihr aus, obwohl sie nicht so oft mit ihm sprach. Jeden Nachmittag ging sie in den Wald, um Essen zu suchen. Sie trug immer einen großen, weißen Bärenfellmantel gegen die Kälte, und wenn sie nach Hause kam, zog sie ihn aus, und packte ihn in eine Kiste aber es hatten keinen Zweck. Er ging ins Haus, stolperte über die geöffnete Kiste in der Dunkelheit, legte sich wieder ins Bett und schlief bis es Morgen war.

Am folgenden Tag erwähnte der Jäger den Bär gegenüber der Frau. Sie war nicht überrascht und zog ihren Mantel an, um in den Wald zu gehen. Der Jäger wollte mit ihr gehen, aber die Frau lachte nur und sagte, "Ich habe keine Angst vor Bären." Und sie machte die Tür zu.

Der Jäger und sein Hund warteten und warteten aber die Frau kam nicht zurück. In der Dämmerung ging der Jäger in den Wald, um sie zu finden. Im Mondschein fand er den weißen Bär in einer Lichtung. Ein Bein steckte in einer Falle. Er machte keinen Lärm, sondern starrte den Jäger mit ruhiger Augen an. Der Jäger ließ den Bär aus der Falle frei, und der große Tier schleppte sich Weg in der Nacht dahin.

Am morgen erwachte der Jäger, wieder gesund, und er machte sich fertig, um nach Hause zurückzugehen. Die Frau war zurückgekommen und gab ihm keine Erklärung über ihre Abwesenheit, aber sie gab ihm das Fischnetz, das die beiden gemacht hatten. Sie half ihm, den Pfad im Schnee zu finden, und nachdem der Jäger ihr zugewinkt hatte, machte er sich auf den Weg. Als er noch einmal zurück glückte, da er, als die Frau sich drehte, ins Haus zu gehen, da sie einen blutigen Verband um ihren Knöchel hatte. Pfeifend, um die Stille des Winterwaldes zu füllen, ging der Jäger mit seinem Hund zurück nach Hause, ohne die Frau oder das Häuschen je wiederzusehen. Er lebte glücklich und lang, aber von diesem Tag an bis zu seinem Ende hatte er keine Bären nimmermehr.

Es war einmal ein kleines Mädchen, die mit ihrer Mutter und ihrem Vater in einem Häuschen wohnte. Sie hatten einen demutigen Garten. Aber neben ihnen wohnte eine alte Frau, die den schönsten Garten des Landes hatte. Es gab Rosen und weiße Lillien, Gänseblümchen und gelbe Narzissen. Es gab alle Blume, daß man andenken könnte. Der Garten gefiel dem Mädchen sehr, aber seine Eltern sagten, daß es nie in den Garten gingen soll. Die Mutter sagte auch, daß die alte Frau mit niemandem sprach, und allen mit kalten Augen an sah. Der Vater erzählte seiner Tochter eine Geschichte.

<<Es war einmal ein bezaubertes Land, das Holzheim hieß. Alle Laute waren glücklich, bis auf dem Tag, als ein Kind verschwanden jeden Tag. Die Eltern suchten sie hoch und nieder, in den Bäumen und inter die Steinen. Aber sie konnten die Kinder nirgendwo finden. Nachdem alle die Kinder verschwunden waren, verschwanden die Erwachsene auch. Und die alte Frau, die heinahe uns wohnt, ist die Letzte aus diesem Land.>>

Das kleine Mädchen sah ihren Vater mit großen Augen an. Und es zog die Decke zu seinem Kinn und schlief ein.

Am nächsten Tag, hatte es noch Angst vor der alten Frau und ging nicht in der Nähe von dem Garten. Aber es war so schön und bunt, daß das kleine Mädchen nicht widerstehen konnte. Als die Sonne in den Himmel sank, slich das Mädchen dem Bett hinaus, stieg den Zaun hinüber und sprang in den Garten hinein. Die bunten Blumen schienen noch in dem Mondlicht. Das Mädchen spielte leise zwischen den Blumen. Es hatten sie so gern, daß es ein Paar pflücken mochte. Es nahm eine gelbe

Rose in sein Händchen und, als es diese Blume pflückte, etwas Zauberes geschah. Die Blütenblätter streckten sich aus. Der Stamm zerriß sich in zwei Beinchen und die Blätter wurden Ärmchen. Und ein Knabe stand vor dem Mädchen. Er sagte, <<Ich heiße Hans und ich komme aus Holzheim. Die alte Frau hat mich, meine Familie und alle die Leute des Landes verzaubert. Aber du hast und gerettet! Wir können die nicht genug danken!>>

Die Kinder verschwanden keine Zeit. Sie pflückten jede Blume in dem Garten. Eine nach der anderen wurde jede Blume eine Person. Bald war der Garten so voll, daß der Zaun barst.

Die alte Frau, die von dem Lärm wach geworden war, gückte aus dem Fenster. Als sie die Menge sah, hatte sie viele Angst und verstak sich.

Die frohe Leute bedankten sich bei dem Mädchen. Dann gingen sie zu dem König und erzählten ihm ihre Geschichte. Als der König es hörte, schickte er seine Garde, um die alte Frau zu holen. Sie fanden sie, und am Morgen, vor das Publikum, ihre Beine waren in die Erde eingehflanzt. Sie bekam nur Regen und Sonne, wie eine Blume, und bald veränderte sie sich.

Und die gute Leute aus Holzheim gingen fröhlich in ihre Land.

From Requiem for Fanny Goldman

Written by Ingeborg Bachman

Translated by Jolie Lerner

And three month later when Fanny was invited to a small theater and the idiotic play of a certain Anton Marek, she remembered again this young man from the Salzkammergut. After the opening she went to him with the Altenwyls and hesitantly congratulated him... On that evening Fanny did not come home with friends. Rather, she went by foot, accompanied by Marek through Vienna, which appeared to her like a dream; she rediscovered it. She saw it again as if it had been rebuilt; not her run down, destroyed Vienna, but a city in which one had to stop at every corner— to take a deep breath, to be touched by façades by the quality of the stones. At the Burgtor he embraced her for the first time. At around three in the morning, when it became light, she reached her apartment with shaking knees and a pasty face. She sent him away and said, now I'll probably never see you again. No. Just think that nothing happened. Now go. As she sat on her bed, the telephone rang, and a she already recognized said he couldn't go home. He was at the phone booth on the corner. He was looking at her window. Fanny said, you don't know which one is my window. And he said, it was cruel to let him look through the wrong window. After she had already been on the phone for an hour and had a definite feeling that she was on the brink of falling to pieces, she went downstairs and opened the door. She held her hand to her face and kept mumbling, I look terrible, please don't look at me.

A short time later she was enslaved to him.

Mojacar

by Paulina Belle Nissenblatt

Ich erinnere mich an dich.
Ich erinnere mich an den Zug nachdem
Du bist weit weg gegangen
während bei mir steht
den Grund
In Stimme bin ich eingeschlafen
In Schlaf bin ich gelben rot
wie das Wasser vom Rhine
In deine Bücher bin ich nur Blätter
Ich trage die Glieder eines Panthers
Ich vergesse nie

Ich erinnere mich an dich
Ich erinnere mich an den Zug weg gehen
Ich erinnere mich an deine Augen durch den Fenstern
für den nächste Dichter

Der Dichter gefällt dir nicht.
Hier bewegt eine große Zunge durch die Seen
Ich erinnere mich an unsere Seen
Alle diese Seen sind uns.

Ich erinnere mich an deine Hände
Ich lese
Ich habe deine Hände schon zu viel gelesen.

Notebook Page 75 (Karlsbad, Thomayer Santiarium)

Written by Reiner Kunze

Translated by Hunter Bivens

1
Yet behind the closed lid
images of abandoned building sites: earth raised
like questions whose answers no one knows, as
brought up in confidence
on the movement of the Earth

One—a single one, seems—roof
one of the six onion domes
of the Russian church

My afternoon nap is sheet copper
under his hammer

2
So the proletariat wakes
the sleeping poets that must sometimes
sleep

January

Written by Sarah Kirsch

Translated by John Urang

Ich bringe dir einen feuchten Fisch
einen schöngebauchten Flaschenfisch komm
wir tauschen Liebes zu dritt betreiben
ein gründliches Trinken

Eis schmilzt vom Fenster oder schmilzt nicht
die Dattelkerne
durchsprossen mit Blatt und Schaft das Papier
aus der Asche vom Teller
stülpen lila Blüten: jetzt

gehn wir ins Bild besteigen das Schiff

liegen auf harten grossmaschigen Netzen
fahren dem Mond den Nabel
dem Himmel ins Kreuz lachen
ob der verdatterten Dichter in Deutschland

liegen auf Ausschau im Bauch des Fisches

I bring you a damp fish
a pretty-bellied bottle-fish come
we'll barter loves us three implement
extensive drinking

ice melts on the window or doesn't melt
the datestones
with leaf and shaft sprouted through paper
from the ashes on the plate
purple blooms: now

let's enter the picture board the ship

lie on hard wide-woven nets
drive the moon navel
through the sky's back laugh
if the baffled poets in Germany

lie on lookout in the belly of the fish

Spanish

Borges y Yo

Written by Jorge Luis Borges

Translated by María Isabel Cardona

Al otro, a Borges, es a quien le ocurren las cosas. Yo camino por Buenos Aires y me demoro, acaso ya mecánicamente, para mirar el arco de un zaguán y la puerta cancel: de Borges tengo noticias por correo y veo su nombre en una terna de profesores o en un diccionario biográfico. Me gustan los relojes de arena, los mapas, la tipografía del siglo XVII, las etimologías, el sabor del café y la prosa de Stevenson; el otro comparte esas preferencias, pero de un modo vanidoso que las convierte en atributos de un actor. Sería exagerado asegurar que nuestra relación es hostil; yo vivo, yo me dejo vivir, para que Borges pueda tramar su literatura y esa literatura me justifica. Nada me cuesta confesar que ha logrado ciertas páginas válidas, pero esas páginas no me pueden salvar, quizá porque lo bueno ya no es de nadie, ni siquiera del otro, sino del lenguaje o la tradición. Por lo demás yo estoy destinado a perderme, definitivamente, y sólo algún instante de mí podrá sobrevivir en el otro. Poco a poco voy cediéndole todo, aunque me consta su perversa costumbre de falsear y magnificar. Spinoza entendió que todas las cosas quieren perseverar en su ser; la piedra eternamente quiere ser piedra y el tigre un tigre. Yo he de quedar en Borges, no en mí (si es que alguien soy) pero me reconozco menos en sus libros que en muchos otros o que en el laborioso rasgueo de una guitarra. Hace unos años yo traté de librarme de él y pasé de las mitologías del arrabal a los juegos con el tiempo y con lo infinito, pero esos juegos son de Borges ahora y tendré que idear otras cosas. Así mi vida es una fuga y todo lo pierdo y todo es del olvido, o del otro.

No sé cuál de los dos escribe esta página.

Borges and I

The other one, Borges, is the the one to whom things happen. I walk through Buenos Aires and I linger, perhaps now mechanically, to look at the arch of an entrance hall and

the inner door; I have news of Borges through the mail and I see his name in a list of professors or in a biographic dictionary. I like hourglasses, maps, seventeenth-century topography, etymologies, the taste of coffee and the prose of Stevenson; the other one shares these preferences, but with a vain manner that turns them into the attributes of an actor. It would be exaggerated to affirm that our relationship is hostile; I live, and let myself live, so that Borges can weave his literature and that literature justifies me. It is not hard for me to confess that he has attained some worthy pages, but those pages cannot save me, perhaps because what is good no longer belongs to anybody, not even to the other one, but rather to the language or to tradition. As for the rest, I am destined to perish, definitely, and only an instant of me can survive in the other one. Little by little I am yielding everything to him; I am a witness of his perverse custom of falsifying and magnifying. Spinoza understood that all things want to persevere in their being; the rock eternally wants to be a rock and the tiger a tiger. I have will have to remain in Borges, not in me (if I am anybody), but I recognize myself less in his books than in many others or than in the laborious strokes of a guitar. Years ago I tried to liberate myself from him and I went from the mythologies of the suburbs to games with time and infinity, but those are now Borges' games and I will have to hypothesize other things. This way my life is a flight and I lose everything and everything belongs to oblivion, or to the other one.

I don't know which of the two writes this page.

Conmigo

by Andrés Ferrada

Sentía su respiración lenta y pesada. La habitación estaba envuelta en sombras indefinibles cuyos contornos pastosos y casi líquidos se diluían en la quietud exasperante de los objetos. Se revolcaba rabiosamente en la tibieza húmeda de las sábanas, se engañaba a sí misma al fingir un cansancio infalible. Era inútil. Pensaba. Imaginaba. Recordaba.

Recordaba su la infancia de hace treinta años. Campo tórrido. Viñedos polvorientos de troncos retorcidos. El delantal almidonado de la abuela. Ese exquisito trozo de tela que concentra el aroma de interminables fuegos culinarios y en el que ella se sumergía cuando Don Santiago hería a su madre con esas palabras filudas y ardientes. Recordaba el estanque rodeado de sauces. Durante el día era una concentración de luces amarillas y anaranjadas en constante movimiento; en la oscuridad nocturna, una cueva cubierta con un manto refractario que sólo proyectaba un tenue resplandor de estrellas. Nada más. La oscuridad lo simplificaba todo. Formas, texturas, proporciones y espacios se convertían en accidentes unidimensionales, precisos, inequívocos.

Una noche, adentrándose en esa otra realidad, se sumerge en el estanque y nada hasta el otro extremo. Se mantiene de espaldas absolutamente quieta. Siente miedo. Lloro. Ni siquiera intenta ponerse de pie y salir fuera del agua. El fondo esponjoso cubriendo de algas y rocas y cangrejos es completamente invisible. Tal vez haya cavernas subterráneas que abren su boca inmensa sólo al anochecer. Y ella no quiere convertirse en un ser acuático ni perderse bajo ingentes capas minerales. Escapa, huye a encontrarse con aquella masa de ladrillos que aunque vetusta y demasiado grave ofrece siempre una galería o un pórtico con que cobijarse. Sobre-pasando el límite entre *usted* y *nosotros* se adentra en la alcoba. Quiere hablar con su madre, quiere que la acaricie, que le desate la

opresión de la garganta con una palabra. Entreabre una de las hojas de la puerta y ya no puede avanzar más. Don Santiago la aplasta con gemidos roncós que escapan jadeantes, al mismo tiempo que ella, con ojos abiertos y extraviados, se deja arrastrar en esa costumbre maquinal. Mira a Rosario y le suplica que se vaya, que no haga preguntas. Y que le perdone su silencio, que a ella nunca nadie le explicó nada, que así es la vida, que qué se le va a ser, que la entienda y que lo entienda todo.

Incipientes rayos de luz, palpitantes y fríos, apenas rozan los cristales del ventanal. Débilmente intentan traspasarlos pero el velo de garúa los atrapa y encierra en ingenuo afán de retenerlos para siempre en sus minúsculas esferas. Esta imagen es imposible en esas salas pequeñas pintadas de blanco invierno en las que se ha prohibido la entrada a cualquier tipo de luminosidad. Es necesario. Enceguece progresivamente y los ojos secos ya no resisten el impacto de la luz. Se deshidratan al igual que los párpados rugosos bordeados de delgadísimas pestañas. Es domingo, día de visitas, día de encuentros, de abrazos afectuosos, de escuetos informes de médicos. “Se mantiene estable dentro de su gravedad”, le dirán, como le han dicho ya por más de tres años. “Quédese tranquila. Aquí está bien”. Tecnicismos. Eufemismos.

“Levántate, mujer,” se dice, “siempre dilatando las cosas”. Los domingos se han convertido en jornadas felices y desgraciadas. Preferiría un sentimiento único y puro; no esta extraña sensación híbrida cuyo defectuoso resultado es un recóndito dejo de melancolía. “Verla y sentirla. Dejarla”... La llamaban desde la cocina. Implacables. Exigen el tributo diario que ha de aplacar mezquinas venganzas: orines en rincones inimaginables, ruidosos y agudos conciliábulos nocturnos, desgarramiento de delicados tapices. Al verla llegar se estiran fingiendo desinterés y se rozan mutuamente. Arisca toma la iniciativa y se le acerca. Esquiva la escolta. Pica unos pellejos grasosos y los deposita en la escudilla. Comen. Devoran. Se lamen meticulosamente. En el intenso espacio de un segundo fijan en ella una mirada de secreta complicidad para luego, con saltos eléctricos, lanzarse a la selva de helechos. La reconocen. El rito ha terminado. Al recoger la escudilla, ve

cómo se arrastran sigilosamente entre las matas. “Hembras. Mejores cazadoras”. Su relación se reduce a un primitivo estado de mutua dependencia. De pie, el sol la encandila y se contenta sin mayores esperanzas: “A lo mejor hoy me reconoce. A lo mejor hoy dejo de ser la abuela Asunción.”...

Al aproximarse al edificio, unos chiquillos descalzos salen corriendo y le piden dinero. “Señora, por favor”... Extienden las manos y la miran socarronamente como diciendo “Vieja de mierda. No te niegues. Sabemos que tienes plata”. Ella les pasa unas monedas, sin compasión, quiere que la dejen tranquila. Le extraña el efecto del apelativo. “Señora... Eso es lo que soy, después de todo. Una señora, sin hijos ni marido”. Antes de traspasar el portón de rejas oxidadas, se alisa el vestido y se sacude inexistentes partículas de polvo. La saluda afectuosamente un viejecito de boina gris. Se apoya balanceándose en la escoba esperando conversación:

–“Don Gustavo, buenos días ¿Cómo andan las cosas?”

–“Todo como siempre, Rosarito. Un trabajito aquí, otro allá. Me las arreglo. Y usted como quien va a misa. Todos los domingos, sin falta. Tan buena hija que es usted”.

–“Hago lo que puedo. No ha estado nada bien... Bueno, Don Gustavo, nos estamos viendo. Y cuídese, especialmente ahora que se está poniendo frío.”

El médico le informa que ya sabe. “Muy delicada. Habla sin sentido y no quiere comer”. Mientras escucha mira sus zapatos lustrosos en los que una hojita se adhiere a una fina película de barro. Posa una mano en su espalda y señala el corredor. Agradece. Sabe el camino y puede continuar sola. Otras internas se cruzan. Arrastran los pies. Se paran frente a las ventanas cerradas. Se calientan y esperan. Algunos nunca llegarán.

Semi oscuridad. Olor a medicamentos. Una respiración difícil y acompañada. Se acerca y le toma la mano. Acaricia los cabellos blancos. Susurra. –“Mamá, soy yo”. La voz delgada que responde la inmoviliza. La ha reconocido.

–“¿Rosario?”

–“Sí, soy yo”...

–“Rosario... Me voy a morir. Me apago como una vela”.

–“Shh. Todo va a estar bien”. “Lo siento. Primero me quitó la vista, ahora me llama. Rosario”...

–“No, no la dejo”, habla para sí. “Parece una niña, tan delicada, a punto de quebrarse. Ha empequeñecido. Sí, una niña que ha decidido jugar a los adultos y se ha puesto lo primero que ha encontrado. Este frágil camisón. Es como si envolviera un manto de niebla.

Y ella soy yo. Detrás de esta piel y de estos ojos ciegos estoy yo. No la dejo”.

La enfermera jefe le explica que la institución no se responsabiliza. Que han hecho todo lo que se puede hacer en estos casos. En fin, que es necesario firmar documentos dejando constancia que ningún tipo de negligencia se ha cometido. El médico, al darse cuenta, permanece en silencio. “Me la llevo”. La respuesta es definitiva, hermética. De su manga saca un pañuelo humedeciendo una de sus puntas con saliva, y al agacharse a limpiarse el zapato, susurra: “conmigo... Si se va a morir que se muera conmigo”.

“el cuarto de marzo de 1997”

by Lara Landrum

duermo en el arroyo que creaste tú
soñando sin pesadillas,
sin lágrimas asustadas,
amando el agua
que forma la cama de mi muerte.

ahogada y contenta,
me satisface estar libre
de la exasperación
del dolor,
de las luchas que nunca cesan.

libre me siento en tus cadenas
abrazando mi cuerpo pequeño,
y respiro
en el abismo profundo,
que me has dado,
sin dudas, desgracia, miedo.

sonriendo con tu imagen
ante mis ojos cegados,
floto en un túnel encogiéndome

hacia la oscuridad prometida;
el aire hueco besando mi piel.

en el centro de un remolino inmenso
descanso,
el agua de mis ojos y tu cuerpo

mezclados en uno,
llevándome a la eternidad final,
la puerta de mi vida.

Three Untitled Poems

Written by Lola Velasco

Translated by Julia Wolk

El implacable vaivén
de la ola,
el minucioso recorrido
hacia la forma definitiva,
un mar en ruinas.
Y voy y vengo,
abandonada a la dejadez
del caos,
y sé
que no hay salvación posible
para el rasgo inocente.
El silencio en un grito
acostumbrado a callar,
que espera.

. . .

En el instante último
del olvido,
se precipitan los regresos.
Huele a mar.
Siento la ola
como una imagen rota
y negra
que me arrastra
hacia la búsqueda
de una ausencia perpetua.
Es de noche.
Siempre ocurre así.
La luz
de la luna
es de color plata,
como aquella vez.
Recuerdo su cuerpo

The relentless rolling
of the wave,
the meticulous walk
towards the definitive form,
a sea in ruins.
And I go and come,
abandoned to the slovenliness
of chaos,
and I know
that there is no possible salvation
for the innocent trait.
Silence is in a shout
accustomed to keeping quiet,
that waits.

. . .

In the moment
of forgetting,
the returns quicken.
It smells of the sea.
I feel the wave
like a broken
and black image
that drags me
toward the abyss,
toward the search
for a constant absence.
It's nighttime.
It's always like this.
The moonlight
is silver,
like that time.
I remember her body

como una extraña
caricia metálica.

. . .

Me aparto del exterior
Para reencontrarme de nuevo
con este espacio,
donde la memoria
es la expresión de una
intención
que vuelve a repetirse
en cada acto de amor,
amor breve.
Mi cuerpo es un abanico abierto,
hasta cuando está cerrado.
Y danzo,
con descalzos pasos invisibles,
tumbada de perfil
sobre la bordada colcha
y respirando
el aroma de una nueva copa
que ya vació.
Danzo,
sumergida en esta
intimidad de sábanas
todavía revueltas
y espumosas.

like a strange
metallic caress.

. . .

I separate myself from my exterior
I come upon
this space again,
where memory
is the expression of one
intention
that repeats itself again
in each act of love,
brief love.
My body is an open fan,
even when it's closed.
And I dance,
with invisible, bare foot steps,
lying on my side
on the embroidered bedspread
and breathing
the scent of a new drink,
that I soon empty.
I dance,
submerged in this
intimacy of sheets
still messy
and foaming.

Untitled

by Marta López Loaces

II

Yo, que camino
perdida en el recuerdo
que dejó mi nombre
deseo
la distancia del desierto

XI

Todo comienza desde el desconocimiento:
desarmar
la simetría perfecta de un sonido
y entrar.

Porque me urge pronunciar tu nombre
soborno las palabras
Es entonces que descubro
en tus labios
mi nombre.

XVIII

Entre memoria y olvido
entre vigilia y sueño
el espacio
en donde te presiento.

XXV

Más

abismo	soledad
necesidad	incapaz
del cuerpo	de amar
en ausencia	el sueño
que	
espera	desgarra
recrear	desea
la unión	la herida de
dos cuerpos	

Chinese

Summer Sun

Translated by Leigh Jenco

Lazy grass dyes the green fields
the sky roasts necks into sweat.
Workmen breathe the earthly dust
As the stubborn rain waits for the work to end.

Early Spring

Translated by Eric Meyers

Old snow covers the solid earth,
Passing ducks call chaotic cries.
The cold wind blows the fallen leaves,
The rising sun illuminates the tall birch.

Spring lament

by Bailey Li

Jade plum asks
the reason for my broken heart —

Melancholy, the venal rain drizzles
like a gloomy blanket
above the small tower.

Cold and sharp, it pierces my idle visions;
desolate and miserable, it stirs
my wretched mind.

Isolated, I reflect
and violently shout out
one thousand autumn's hatred;
alone and drunk,
madly, I sing
myriad life-time's sorrows.

Awaken from the haze of wine,
my sadden heart turns with spring envy,
as paired-swallows
wearing love on this beak
glide and swim in the clear blue sky.